



Si-devant "LE VRAI CANARD."

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, 50 Cts
 SIX MOIS 25 Cts
 LE NUMERO 1 Cts
 Strictement payable d'avance.

Le *Grognard* se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

IV

LE BAL.

—Non, non, monsieur Pantalou, je n'en aimerai pas d'autre que votre sœur... Ah ! une polka ! je vais la faire polker... j'en suis fou... garde-la-moi, monsieur !...
 —Va donc polker...

Le bal se prolonge jusqu'à quatre heures ; alors on va souper. Là, les dames se reposent des fatigues de la danse et les hommes reprennent des forces pour le cotillon.

Adolphe a cherché à se rapprocher de sa femme ; mais celle-ci l'évite et ne lui répond pas quand il lui parle.

—Ça commence bien, se dit Frédéric qui examine le marié du coin de l'œil. Ah ! mon pauvre Adolphe, tu épouses une fort belle femme ; mais, franchement, je n'envie pas ton bonheur.

V

SEIZE MOIS APRES.

Laissons seize mois s'écouler



DANS LE CHANTIER DE QUEBEC.

JOLY.—Tiens, Mercier, notre chantier va chez le diable. Je suis fatigué d'y travailler. Je te passe la grand' hache et maintenant, bûche !

après cette noce, à laquelle nous venons d'assister.

Laissons Frédéric Davassel parcourir avec son frère l'Angleterre, l'Italie et l'Allemagne. Quand ils reviennent à Paris, le jeune Gustave est moins étourdi qu'à son départ ; mais s'il a eu en pays étranger quelques aventures il n'a pas cependant oublié la jolie Elvina, dont il est devenu si amoureux à la noce de Pantalou.

Aussi, en arrivant à Paris, dit-il à son frère :

—Tu vas aller voir ton ami Adolphe, n'est-ce pas ? puis tu lui demanderas la permission de me mener chez lui...

—Oui, oui, un instant, tu me laisseras bien le temps de me débattre...

—Tu t'informerai de la santé de sa charmante sœur... Oh ! elle doit être bien grande !...

—Peut-être ! Est-ce que tu tiens à ce qu'elle soit plus grande ?...

—Oh ! non, mon frère, je ne demande qu'à la retrouver telle que le l'ai laissée il y a seize mois...

—Je désire pour toi qu'elle ne soit pas changée ; mais en seize mois il arrive tant de choses !...

—Tu me fais peur ! si elle allait ne plus m'aimer !

—Comment ! ne plus t'aimer ? Est-ce que cette jeune fille si timide t'avait, comme cela, tout de suite, dit qu'elle t'aimait ?

—Oh ! non... mais, vois-tu, sans rien dire, on s'entend quelquefois si vite !... Ah ! si me suis trompé, je serai bien malheureux !

—Tais-toi, tu n'as pas encore vingt-deux ans ; à cet âge-là, l'amour ne rend malheureux que les imbéciles, et tu ne l'es pas.

—Quand iras-tu voir M. Pantalou ?

—Ah ! fiche-moi la paix ! j'irai dans quelques jours...

—Demain, mon frère, demain je t'en conjure !

—Mon Dieu, que tu es pressé !

—Tu m'as dit toi-même, Frédéric : « Lorsqu'une chose peut nous rendre heureux, il ne faut jamais la remettre au lendemain. »

—C'est juste ! *Désaugiers*, dont les chansons avaient bien leur mérite, a dit :

Aujourd'hui nous appartient, Et demain n'est à personne.

« Allons, calme-toi, terrible amoureux !... mais ne te laisse pas aller à de trop douces illusions. Un sage... non, un philosophe, ce qui est à peu près la même chose, un philosophe a dit : Au retour d'un long voyage, attendez-vous à re-

trouver votre femme infidèle et vos enfants morts !...

—Je n'ai ici ni maison, ni enfants, ni femme !...

—C'est juste, tu peux braver le destin. C'est consolant pour ceux qui ne possèdent rien, ils peuvent dormir tranquilles. Mais il y a encore l'amour qui met martel en tête à ceux qui sont assez fous pour en faire une passion.

—Tu n'as donc jamais été amoureux, toi, mon frère ?

—Si fait ! mais tranquillement... agréablement... Pour moi, l'amour a toujours été un plaisir et jamais un chagrin.

—C'est que tu n'as jamais été vraiment amoureux !

—Allons, je ne veux plus te taquiner, mon pauvre Gustave ; mais j'irai voir les époux Pantalou !

—Ah ! tu es bien gentil, et tu parleras pour moi ; tu diras que je suis bien sage, bien raisonnable... enfin que je suis bon à marier.

—Je ne sais pas trop si je dois dire cela, car je n'en crois pas un mot. Mais si, dans ce monde, on ne disait jamais que ce que l'on croit, on n'aurait pas de longues conversations. Il y a un fameux diplomate qui a dit : « La parole a été donnée à l'homme pour qu'il pût déguiser sa pensée !... » et malheureusement le grand diplomate avait raison !

Le lendemain, Frédéric traversait la place de la Bourse pour se rendre chez son ami de collège, lorsqu'au même endroit où quinze mois auparavant il avait rencontré Adolphe Pantalou, il se trouva encore nez nez avec celui-ci.

—Tiens ! c'est lui ! s'écria Frédéric.

—C'est toi ! fait Adolphe.

—Nous sommes donc destinés à nous retrouver toujours à cette place !...

—C'est vrai... il y a dans la vie des hasards qui ressemblent à des faits exprès. Nous nous sommes rencontrés ici il y a seize mois...

—Tu allais te marier... et moi je revenais de voyage absolument comme aujourd'hui ; je suis arrivé